

Récit de Brigitte Bourdenet

Je suis née le 15 avril 1958, à Montluçon, dans l'Allier. Mon frère allait avoir 5 ans. Mes parents se sont rencontrés en 1950 et leur mariage dura 52 ans, jusqu'à ce triste samedi de mai 2005 où mon père décéda.



Ma mère est née à Montluçon et mon père à Madrid. Contre l'avis de leur famille, ils se marient **le 6 novembre 1952**. La communauté espagnole était relativement importante après guerre à Montluçon. **Les enfants allaient à l'école**, les parents travaillaient, et cependant, ils étaient perçus par une partie des habitants comme des indésirables. Toutefois, il fallut peu de temps à mes grands-parents et à mon arrière grand-mère pour aimer et apprécier ce gendre qu'ils finirent par considérer comme leur fils. Petite fille, je pensais que l'histoire de ma famille était banale, car comme quelques unes de mes camarades de classe, j'étais issue de l'immigration, d'un père espagnol et d'une mère française.



Mariage de mes parents en novembre 1952.

Quelques unes d'entre elles étaient des rapatriées d'Algérie. Nous partagions nos jeux dans la cour de récréation sans nous poser de questions, heureuses de vivre. Nous avons quitté **Montluçon en 1964**, car mon père avait trouvé un travail à Besançon, dans le Doubs. Bien qu'âgée de **6 ans** seulement, je me souviens que ce départ fut un déchirement pour nous tous. Trois cent cinquante kilomètres nous séparaient désormais de notre famille et pendant des années, nous avons effectué le trajet Besançon - Montluçon en voiture, par tous les temps, et sur des routes très difficiles, pas d'autoroutes, ni de voies rapides comme aujourd'hui. **Mon nom de famille, Sancho Martinez**, raccourci en Sancho à la naturalisation de mon père en 1971, faisait souvent sourire et m'a valu tous les quolibets que l'on peut imaginer.

Venant d'adultes, enseignants de surcroît, j'avais plus de mal à l'accepter que venant des enfants de ma classe. Tout le monde ne pouvant pas s'enorgueillir d'avoir son nom dans le

dictionnaire, j'ai usé de cet argument, un peu désuet il faut l'avouer, soufflé par mon père, pour mettre fin aux commentaires désobligeants. Et ça marchait... du moins **avec les enfants**.

La génération de mes parents fut marquée par la guerre. Tout ce que nous avons en abondance durant mon enfance, nourriture, logement confortable et chauffé, vacances au bord de la mer, leur a fait cruellement défaut. Ils ont connu la peur des bombardements, les privations, **la séparation et l'insécurité**. Ils évoquaient souvent ces souvenirs encore très frais dans leur mémoire, au cours de conversations entre amis. J'étais avide de ces récits et je ne me lassais pas d'écouter un ami de mes parents engagé dans la résistance à l'âge de 16 ans, ou mon père qui « dévalisait » les trains en partance pour l'Allemagne à l'heure où le système D était de rigueur.



Mon père, ma mère, mon frère et moi, 1965.

Je m'inventais des histoires dans lesquelles j'étais membre d'un réseau de résistance, faisant sauter ponts et voies de chemins de fer ! Je ne sais pas si, dans la vraie vie, j'aurais eu le courage d'accomplir des actes héroïques comme dans mes rêves. La vie de mon père fut marquée par 2 guerres successives. La première l'a chassé d'Espagne, la deuxième l'a rendu orphelin de son père. **Ce père dont il parlait inlassablement avec** passion et amour, a toujours été la pièce manquante à notre famille.

Nous en parlions comme si nous l'avions connu, tant il était présent dans notre vie, par l'intermédiaire des histoires que nous racontait mon père. Il a avoué à ma mère, peu de temps avant sa mort, qu'il ne se passait pas une journée sans qu'il ait une pensée pour lui, après toutes ces années.

Lors d'un récent voyage en Espagne, mon oncle Robert a rapporté de la correspondance écrite par mon grand-père à sa famille pendant **son internement** au Camp de Septfonds et les quelques années pendant lesquelles il a vécu à Montluçon. Je lui suis très reconnaissante de m'avoir confié ces trésors que je lis très régulièrement. Chaque lecture est toujours très émouvante et les larmes me viennent immédiatement.



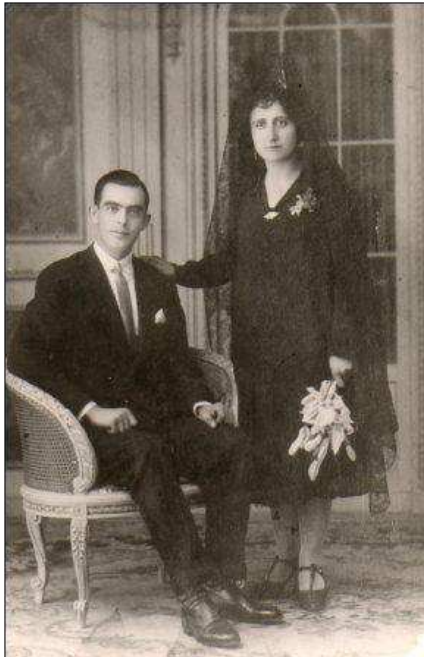
Mon grand-père, guardia de asalto.



1943, Domérat (Allier) la famille au complet

Mon grand-père, Joaquin Faustino Sancho Durán est né à Oliva de Mérida en Estrémadoure **le 15 février 1904**, de parents paysans, petits propriétaires terriens. Il était le 5^{ème} d'une fratrie de 6. Il travaille la terre avec sa famille, jusqu'à l'année de ses 16 ans où il part à Madrid avec son frère aîné. Il étudie et obtient des diplômes. Il travaille à Madrid comme vendeur dans une quincaillerie, avant d'intégrer le Cuerpo de Seguridad, qui deviendra plus tard le Cuerpo de Asalto (police équivalente aux CRS). Son frère devient magistrat, puis avocat. **En 1936, ce dernier est juge de paix à Madrid.**

En 1928, mon grand-père épouse Elena Martínez Suero, ma grand-mère, née en 1898 à Lué (Asturies) d'un père tailleur et d'une mère ouvrière dans une usine de tabac. De ce que j'ai entendu dire, je pense que son enfance fut un peu misérable. Elle était l'aînée de 8 enfants. Elle quitte son village vers 18 ans, après avoir été placée à Gijón comme bonne à tout faire et aide-cuisinière dans une famille d'aristocrates.



Mariage de mes grands-parents

Sur la recommandation de ses patrons, elle part travailler à Madrid au service de la famille du Comte de Romanones ; ce dernier se réfugiera en France pendant la guerre civile. Plus

tard, ma grand-mère devient représentante des parfums Bourjois ; la marque Soir de Paris existe toujours...

Leurs deux fils Roberto, mon oncle et Joaquin, mon père, sont nés à Madrid, respectivement en 1929 et en 1932.

En 1932, mon grand-père est lieutenant ; à l'avènement de la République, il opte pour elle. En 1939, il est lieutenant dans la 6^{ème} compagnie du Cuerpo de Seguridad.

Au moment du soulèvement fasciste, il est basé à Barcelone. Sa famille le suit dans ses déplacements et vit une vingtaine de déménagements !



En Espagne, juste avant la guerre.

A la fin de l'année 1938, mes grands-parents décident d'un commun accord de quitter l'Espagne. Ma grand-mère et ses deux fils passent la frontière le 29 janvier 1939 à pied, avec des milliers de compatriotes, abandonnant les bagages dans la montagne après plusieurs heures de marche. Les deux enfants passeront leur première nuit dans un camion. Un train réservé aux réfugiés les amènera à Landivisiau en Bretagne. Dans le même temps, le frère aîné de mon grand-père part pour le Chili avec sa femme. Il avait promis à mon grand-père de faire passer la frontière à ses enfants en voiture, mais n'a pas tenu parole. Malgré cela, mon grand-père ne lui en a jamais tenu rigueur. Sa capacité à pardonner était extraordinaire. Mon grand-père se bat en Espagne jusqu'à la dernière minute.



Frontière espagnole 1939, mon grand-père au 1^{er} plan.

Il entre en France fin février 1939 par la Junquera, en tenue de combat. Il est **interné au camp d'Argelès-sur-Mer**, puis à **Septfonds** jusqu'à la fin de l'année 1939. Il apprend que le regroupement familial est possible pour ceux qui trouvent un emploi et un logement. Il met alors tout en œuvre pour localiser sa famille, ce à quoi il parvient relativement rapidement, car une première lettre parvient à ma grand-mère en Bretagne, en avril 1939 et s'ensuit une correspondance régulière. Il postule pour travailler chez un employeur qui pourrait le loger avec sa famille. La main-d'œuvre faisait cruellement défaut à cette période et un agriculteur de Dilo (Yonne) l'embauche pour la récolte des betteraves sucrières. Il le loge dans une maison avec sa famille. L'hiver 1939/1940 est très rigoureux, la maison n'est pas chauffée, mais le plus important est d'être enfin réunis. Un certificat établi par la mairie de Dilo atteste que mon grand-père a travaillé du 7 octobre 1939 au 6 janvier 1940 chez son employeur et que ce dernier l'estimait un très bon ouvrier. Mon grand-père est ensuite employé dans une sablière près de Ligny le Chatel, toujours dans l'Yonne. Il soigne les chevaux qui tirent les wagonnets. Il trouve un petit appartement à Lordonnois, pour loger sa famille. Mon oncle se souvient d'un espagnol, prénommé Paco, que mon grand-père avait fait embaucher, afin de le faire sortir du camp dans lequel il était interné. Cet homme avait été son ordonnance pendant la guerre civile. Ils s'étaient sauvés la vie mutuellement la vie à plusieurs reprises et étaient totalement dévoués l'un à l'autre. Sa fidélité en amitié est un des traits de caractère de mon grand-père qui revient régulièrement dans les témoignages à son sujet. En mai 1940, la famille est à nouveau sur les routes, avec le flot de réfugiés qui fuit devant l'armée allemande. Mon grand-père décide de se rendre à Montluçon dans l'Allier, où se trouve le siège de la Compagnie Parisienne, propriétaire de la carrière dans laquelle il travaille. Sur la route, des militaires français leur proposent de monter dans le camion. Les militaires chargent les bagages ... et partent sans eux. Ils perdent à nouveau leurs maigres biens. Ils arrivent à Montluçon le 10 mai 1940 et **mon grand-père retrouve un emploi de muletier à la Compagnie Parisienne** jusqu'à sa mort en 1944. Pendant cette période, il est très proche des résistants. C'est en transportant un sac de farine à vélo que tout s'arrête pour lui. **Une chute de vélo, l'hôpital et la mort trois jours plus tard : le 2 février 1944 ; il allait avoir 42 ans.** Les cinq dernières années de sa vie auront été peuplées de l'espoir de retrouver sa patrie, l'espoir de vivre dans un monde meilleur, l'espoir de partir travailler au Mexique. Le destin en a voulu autrement. Il n'a jamais su qu'à Montluçon, ses fils se sont mariés, ses 3 petits-enfants sont nés. Il aurait été fier de la réussite de ses deux garçons et fier de voir avec quelle détermination ma grand-mère a travaillé dur pour les élever et leur permettre d'aller à l'école et de vivre dignement. Du jour au lendemain, ma grand-mère a dû affronter seule la vie, dans un pays en guerre, avec un statut de réfugiée politique, et totalement déracinée. **Mon grand-père disait de ma grand-mère qu'elle avait un « esprit de hierro » ;** c'est probablement ce qui lui a donné la force et le courage nécessaires pour les années difficiles qui ont suivi... Malgré sa détention à Septfonds, mon grand-père a toujours été reconnaissant à la France de l'avoir accueilli avec sa famille. Il souhaitait que ses enfants apprennent à lire et à écrire et quand il était loin de sa famille, il se réjouissait d'apprendre par les courriers de ma grand-mère les progrès que chacun d'entre eux réalisait. Mon père me racontait que mon grand-père n'avait jamais fait l'effort d'apprendre à parler français, car il pensait qu'il était de passage en France. Toutefois, il était capable de lire le journal et de le traduire en espagnol sans aucun problème. Il avait retranscrit sur sa machine à écrire, seul vestige de ses possessions d'avant-guerre, deux articles parus dans la presse montluçonnaise, concernant la signature **d'un accord franco-mexicain permettant aux réfugiés espagnols en France d'émigrer au Mexique.**

« Une offre du Mexique – le 3 septembre

Les Espagnols réfugiés en France au lendemain de la guerre civile vont pouvoir partir pour le Mexique et s’y installer. Sur l’initiative de Mexico, un accord vient en effet d’être conclu entre le gouvernement français et le gouvernement mexicain. Celui-ci se charge d’affréter les navires qui amèneront au Mexique ces Espagnols en quête d’une nouvelle patrie. Et il aidera financièrement à l’installation de ces immigrants. Le Maréchal Pétain a prié le ministre du Mexique en France de faire savoir au gouvernement de Mexico combien il appréciait son offre ».

« Pays neufs – le 4 septembre

Parmi les nouveaux étrangers qui vivent sur notre sol figurent de nombreux Espagnols réfugiés à la suite de la guerre civile. Le Mexique, après un accord avec le gouvernement français, est prêt à en accueillir un grand nombre.

Beaucoup de réfugiés auront intérêt à s’y rendre. Ils y trouveront certainement des conditions de vie meilleures que dans la France appauvrie. Et le Mexique y aura également son avantage en recrutant une main-d’œuvre excellente, susceptible de développer ses richesses. Le Mexique donne un excellent exemple aux pays neufs qui ont tout à gagner à recevoir les masses humaines en surnombre en Europe. Avec sa superficie de près de 2 millions de km² il n’y a guère que 14 millions d’habitants, soit 7 habitants au km², alors qu’en France il y en a 74 ».



Passeport pour le Mexique

Mon grand-père avait fait la demande d’un passeport et d’un visa pour le Mexique dès la mi-1940 auprès des autorités de Vichy, mais le précieux sésame ne fut émis qu’un an plus tard. Il porte le numéro 978 et la date du 15 mai 1941. Le visa n° 1066 est signé par le Consul Général Gilberto Bosques. Le voyage n’eut jamais lieu car il leur fut impossible de rallier le port d’où partirent les derniers bateaux.

Nous sommes allés en Espagne pour la première fois en 1963, mon père, ma mère, mon frère et moi. L’émotion fut très intense pour mon père. Mon frère et moi étions trop jeunes pour réaliser à quel point les blessures devaient encore être vives dans son esprit. J’avais 5 ans et mon frère 10, mais j’ai encore quelques souvenirs de ce périple en 2 CV qui nous mena de Barcelone à Lérida, en passant par Madrid, pour finir à Mérida. Combien de fois nous en avons parlé entre nous. Ce séjour est encore intact dans la mémoire de ma mère qui me l’a conté dans le détail. Je lui ai même demandé récemment de l’écrire, et 45 ans plus tard, je suis impressionnée par la quantité de détails dont elle se souvient : ce cousin qui

accueille mon père d'un « ¡Hola pistolero! **Cette cousine qui est choquée de voir une femme en pantalon ou une petite fille de 5 ans en shorts...** Mais toujours des rencontres chaleureuses dont le lien était ce grand-père qui rêvait d'un monde sans guerre et de familles unies. Aujourd'hui encore, les rencontres, souvent éloignées dans le temps, avec les membres de cette famille, même éloignée, me remplissent de bonheur.



Ma grand-mère, moi, ma mère, mon frère, Asturies, 1968.

Les 8 dernières années de la vie de mon grand-père ont été faites de guerres, de privations, de séparations, d'éloignement et de déracinement. Je ne crois en aucun dieu, mais j'aimerais pouvoir y croire pour être certaine qu'il a fini par trouver la paix.

Ce même récit traduit en espagnol par Brigitte BOURDENET.



Avec ma mère, j'ai 13 mois.

Nací el 15 de Abril de 1958 en Montluçon (Francia). Mi hermano iba a cumplir 5 años. **Mis padres se conocieron en 1950 y su matrimonio duró 52 años** hasta este triste sábado en el mes de mayo del 2005 cuando falleció mi padre. Mi madre nació en Montluçon y mi padre en Madrid. Se casaron el 6 de noviembre de 1952 a pesar de la desaprobación de su familia. Después de la segunda guerra mundial, la comunidad española era relativamente numerosa en Montluçon. Los niños iban a la escuela, los padres trabajaban; sin embargo una parte de la población local les consideraban como indeseables. No obstante, en poco tiempo mis abuelos y mi bisabuela amaron y apreciaron a este yerno que consideraron como su propio hijo. Cuando era una niña, pensaba que la historia de mi familia era banal, ya que como algunas de mis amigas de escuela, venía de la inmigración, con un padre español y una madre francesa. Algunas amigas eran repatriadas de Argelia.

Compartíamos nuestros juegos en el patio de recreo inocentemente y felices de vivir. Nos fuimos de Montluçon en 1964, ya que mi padre había encontrado un empleo en Besançon (Doubs). Aunque solo tenía 6 años, recuerdo cuán difícil y triste fue la separación para todos. A partir de este año, 350 kilómetros nos separaban de nuestra familia, y durante años y años hicimos el trayecto entre Besançon y Montluçon en el coche, fuera cual fuese el clima en carreteras peligrosas, ya que no existían las autopistas actuales. Mi apellido Sancho Martínez fue acortado a Sancho cuando mi padre obtuvo la nacionalidad francesa en 1971. La gente se reía de este apellido que era objeto de todas las burlas que uno se pueda imaginar. Era aún más difícil aceptarlas de parte de maestras o profesores que de parte de mis compañeras. Con la ayuda de mi padre, usé como argumento que mi apellido figuraba en el diccionario, lo que no era el caso de mucha gente, y este argumento -un poco anticuado- me permitió muchas veces evitar los comentarios impertinentes, sobre todo... con los niños.

La generación de mis padres fue marcada por la guerra. Hicieron falta todas las cosas que durante mi niñez teníamos en abundancia: comida, casas confortables con calefacción y vacaciones a orillas del mar. Nuestros padres experimentaron el miedo de los bombardeos, las privaciones, la separación y la inseguridad. Solían evocar con frecuencia estos recuerdos todavía muy presentes en su memoria, durante conversaciones entre amigos. Yo escuchaba con avidez dichos relatos y nunca me cansaba de escuchar particularmente a un amigo de mis padres que se había incorporado a la Resistencia a los 16 años o a mi propio padre que « robaba » en los trenes que se marchaban a Alemania, en un período durante el que había que arreglárselas para sobrevivir. *¡Yo imaginaba historias* en las cuales pertenecía a la Resistencia, haciendo estallar puentes y vías férreas! Dudo que en la realidad hubiera tenido el valor necesario para realizar actos tan eróticos, como en mis sueños. La vida de mi padre estuvo marcada por dos guerras: en la primera fue echado de España y en la segunda, se quedó huérfano de su padre. Este padre de quien hablaba incansablemente con pasión y amor, siempre fue la pieza que faltaba en nuestra familia. Tan presente estaba en nuestra vida, con las anécdotas que nos contaba mi padre, que solíamos hablar de él como si lo hubiéramos conocido. Poco antes de morir, mi padre confesó a mi madre que después de tantos años no pasaba un sólo día sin pensar en su padre. Durante un viaje reciente a España, mi tío Roberto volvió con unas cartas escritas por mi abuelo durante el período en el que estaba detenido en el campo de Judes, en Septfonds y los años que vivió en Montluçon. Le agradezco muchísimo el que me haya confiado estos tesoros que leo frecuentemente. Cada vez que los leo, me emociono profundamente. Mi abuelo, Joaquín Faustino Sancho Durán, nació en Oliva de Mérida (Extremadura) el 15 de febrero de 1904 en una familia de campesinos, pequeños terratenientes. Era el quinto de 6 hijos. Trabajó en el campo hasta

que cumplió los 16 años y se marchó a Madrid con su hermano mayor. Estudió y obtuvo títulos. Trabajó en Madrid como dependiente en una ferretería, antes de integrar el Cuerpo de Seguridad, que sería más tarde el Cuerpo de Asalto. Su hermano era juez de paz en Madrid. En 1928, mi abuelo se casó con Elena Martínez Suero, mi abuela que nació en 1898 en Lué (Asturias). Su padre era y su madre obrera en una fábrica de tabaco. Por lo que sé, pienso que tuvo una infancia un poco miserable. Era la mayor de 8 hijos. Se fue de su pueblo a los 18 años cuando sus padres la colocaron como criada en una familia aristócrata de Gijón. Con la recomendación de sus empleadores se marchó a Madrid para trabajar como cocinera al servicio de la familia del Conde de Romanones ; dicho Conde de Romanones se refugió en Francia durante la guerra civil.



Ma grand-mère, mon oncle et mon père

Unos años más tarde, mi abuela trabajó como vendedora de los productos Bourjois; la marca « Soir de Paris » sigue existiendo... Dos hijos, mi tío Roberto y mi padre, Joaquín, nacieron en Madrid, respectivamente en 1929 y en 1932. En 1932, mi abuelo era teniente. Cuando advino la República Española en 1929, opto por ella. Cuando se sublevaron los fascistas, tenía asentada su base en Barcelona. ¡Su familia solía seguirlo y tuvo que mudarse más de 20 veces! A finales del 1938, mis abuelos decidieron irse juntos de España. El 29 de Enero de 1939, mi abuela y sus dos hijos cruzaron la frontera, andando con miles de compatriotas, abandonando sus maletas en la montaña, después de andar horas y horas. Los niños durmieron en un camión durante la primera noche. Un tren reservado para los refugiados los trasladó a Landivisiau en Bretaña.



Montluçon, 1942

Al mismo tiempo, el hermano mayor de mi abuelo se fue a Chile con su familia. Había prometido a mi abuelo que sus hijos cruzarían la frontera con él en su coche, pero faltó a su promesa. A pesar de este hecho, mi abuelo nunca le guardó rencor por su gesto. Su capacidad para perdonar a los otros era extraordinaria. Mi abuelo combatió en España hasta el último momento. Entró a Francia vestido con su uniforme de campaña en los últimos días

del mes de febrero de 1939, por el pueblo de la Junquera. Fue encerrado en el Campo de Argelès sur Mer y muy rápidamente después en el Campo de Judes en Septfonds, hasta el fin del año 1939. Ahí supo que existía una posibilidad de reencuentro familiar para los detenidos que encontraban un trabajo y un alojamiento. Desde este momento, usó todos los medios para localizar a su familia, lo que logró rápidamente, porque mi abuela recibió una primera carta en el mes de abril de 1939, y así pudieron corresponder con regularidad durante los meses siguientes. Mi abuelo era voluntario para trabajar y así poder obtener un alojamiento para su familia. Faltaba muchísimo mano de obra en aquella época y así, un campesino de Dilo (Yonne), le empleó para la cosecha de las remolachas. Le ofreció un alojamiento para él y su familia. El invierno de 1939/1940 fue muy riguroso, y la casa donde vivían no tenía calefacción, pero finalmente lo más importante era vivir reunidos. Un certificado firmado por el alcalde de Dilo atesta que mi abuelo trabajó desde el 7 de octubre de 1939 hasta el 6 de enero de 1940 para su empleador que atestiguó que era un muy buen obrero. Después, mi abuelo trabajó en un arenal en la misma región donde atendía a los caballos que tiraban los vagones. Alquiló en Lordonnois un pequeño piso para alojar a su familia. Mi tío Roberto se acuerda de un Español, Paco, que había sido empleado en el arenal gracias a mi abuelo, que quería que saliera del campo en el que se encontraba detenido. Durante la guerra civil este hombre era su ordenanza. Se salvaron la vida mutuamente varias veces y cada uno tenía una devoción total por el otro. La lealtad hacia sus amigos es un rasgo que está presente frecuentemente en los testimonios acerca de él. En el mes de mayo de 1940, la familia se encontró de nuevo andando en las carreteras, huyendo del ejército alemán, con la multitud de refugiados. Parisienne, que era propietaria del arenal que le empleaba. En la carretera, unos militares Franceses les propusieron subir en el camión. Cargaron las maletas... y se marcharon sin ellos. De nuevo, perdieron lo poco que tenían. Llegaron a Montluçon el 10 de mayo de 1940 y mi abuelo encontró un empleo de mulero en la Compagnie Parisienne, donde trabajó hasta su muerte en 1944. Durante este período, estaba muy cercano a la Resistencia. Una noche que transportaba un saco de harina, se cayó de su bicicleta y murió 3 días más tarde, el 2 de febrero de 1944 en el hospital. Hubiera cumplido 42 años en unos días. Los últimos 5 años de su vida fueron llenos de esperanza: la esperanza de volver a su patria, la de vivir en un mundo mejor o la de ir a trabajar a México. Su destino fue diferente. Nunca supo que en Montluçon se casaron sus hijos y que nacieron sus 3 nietos. Hubiera sido orgulloso del éxito social de sus hijos y orgulloso también de ver con qué determinación mi abuela trabajó duro para criarlos y permitirlos ir a la escuela y vivir con dignidad. De la noche a la mañana, mi abuela tuvo que enfrentarse a la vida sola, en un país extranjero, como refugiada política y totalmente desarraigada. Mi abuelo decía de ella que tenía un “espíritu de hierro”; es probablemente lo que le dio la fuerza y el valor necesarios para los años difíciles que siguieron.

A pesar de estar detenido en el Campo de Septfonds, mi abuelo siempre estuvo agradecido con Francia por acogerlo con su familia. Deseaba que sus hijos aprendieran a leer y escribir y cuando estaba lejos de su familia, le encantaba leer en las cartas de mi abuela, los progresos que estaban realizando. Mi padre solía decirme que mi abuelo nunca hizo el esfuerzo de aprender francés porque pensaba que no se quedaría en este país. No obstante, podía leer un diario y traducirlo del francés al español si ningún problema. Había copiado con su máquina de escribir, el último vestigio de sus posesiones de antes de la guerra, 2 artículos publicados en el diario. Estos artículos trataban de un acuerdo franco-mexicano que permitía a los refugiados españoles de Francia emigrar a México.

“Una oferta de México – el 3 de septiembre”

(c) Gen-Iberica

Los españoles refugiados en Francia a finales de la guerra civil, tendrán la posibilidad de marcharse a México e instalarse en este país. Bajo una iniciativa del gobierno mexicano, se acaba de firmar un acuerdo entre los gobiernos francés y mexicano. México se encarga de fletar los navíos que llevarán a Méxicoa estos españoles en busca de una nueva patria .

México entregará una ayuda financiera para que estos inmigrantes se instalen El Mariscal Pétain le pido al Ministro de México en Francia comunicar al gobierno de México cuánto aprecia su oferta”.

“Países nuevos – el 4 de septiembre

Entre los extranjeros recién llegados a nuestro país, hay muchos españoles refugiados de la guerra civil. México, después de un acuerdo firmado con el gobierno francés, se declara dispuesto a acoger un gran número de ellos. Para gran parte de los refugiados, será conveniente ir a México. En este país, experimentarán condiciones de vida mejores que en Francia, que se encuentra empobrecida. Y por su parte, México sacará ventaja de una excelente mano de obra, que tendrá la posibilidad de desarrollar las riquezas del país. México da un ejemplo muy bueno a los países nuevos que tienen interés en recibir la multitud humana que es demasiada en Europa. Con una superficie de casi 2 millones de km², México no tiene más de 14 millones de habitantes, lo que representa 7 habitantes por km², contra 74 habitantes por km² en Francia.”

Mi abuelo había pedido a las autoridades de Vichy un pasaporte con una visa para México desde la mitad del mes de 1940, pero el precioso La visa número 1066 fue firmada por el cónsul general Gilberto Bosques. Nunca se hizo el viaje, porque nunca pudieron acceder al puerto de donde se marcharon los últimos navíos.

Con mis padres y mi hermano, fuimos a España por primera vez en 1963. Mi padre estaba muy emocionado pero mi hermano y yo éramos demasiado jóvenes para comprender cuanto vivas eran las heridas en su memoria.



1963, à Oliva de Mérida

Yo tenía 5 años y mi hermano 10, pero recuerdo algunos acontecimientos que pasaron durante este viaje, que hicimos con la 2 CV que nos llevó desde Barcelona hasta Lérida, pasando por Madrid y al final a Mérida. ¡Cuántas veces evocamos juntos estos recuerdos! Este primer viaje queda casi intacto en la memoria de mi madre, que hace poco me lo contó detalladamente. Le pedí que lo escribiera para mi, y me impresionó mucho constatar cuántos detalles recuerda más de 45 años después: dicho primo que acoja a mi padre con un

¡hola pistolero! o dicha prima indignada de ver una mujer vestida con un pantalón o una niña con pantalón corto... A pesar de todo, siempre encontramos gente afectuosa, cuyo vínculo con nosotros era este abuelo que soñaba con un mundo sin guerra y con familias unidas. Aún hoy en día, aunque sean escasos, estos encuentros con miembros de mi familia en España me encantan.

Los últimos 8 años de su vida, mi abuelo conoció guerras, privaciones, separaciones, alejamiento y el desarraigo. Yo no creo en ningún dios, pero quisiera tener fé para estar segura que al final mi abuelo encontró la paz.